

De la ruelle à la galerie. L'esthétique pragmatique de Douglas Scholes transposée en contexte curatorial

Noémie Fortin

Numéro 131, hiver 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89897ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fortin, N. (2019). Compte rendu de [De la ruelle à la galerie. L'esthétique pragmatique de Douglas Scholes transposée en contexte curatorial]. *Inter*, (131), 90–91.



> Douglas Scholes, *Terrible Beauties*, 2018. Photo : Tanya St-Pierre.

DE LA RUELLE À LA GALERIE L'ESTHÉTIQUE PRAGMATIQUE DE DOUGLAS SCHOLES TRANSPOSÉE EN CONTEXTE CURATORIAL

► NOÉMIE FORTIN

À l'été 2018, Douglas Scholes ramène son art à l'intérieur d'une galerie pour la première fois en quinze ans. Scholes avait transporté son travail performatif dans l'espace public en 2004, lors d'une première expérience hors les murs réalisée avec le centre d'artistes mobile DARE-DARE. C'est un corpus d'œuvres documentaires créées depuis 2009 qu'il présente désormais dans son exposition *Du sublime au sublime : les errances d'un éboueur sauvage* au centre en art actuel Sporobole, à Sherbrooke. Projections vidéo, impressions grand format, galerie de portraits, montagne d'objets en cire d'abeille, trophées et livres d'artistes se côtoient dans la galerie. En amont de son exposition, l'artiste a profité d'une résidence d'un mois pour partir à la rencontre de Sherbrooke par l'entremise de diverses performances et collaborations, en contraste avec les heures passées à travailler en solitaire dans les locaux du centre en art actuel.

L'ÉBOUEUR SAUVAGE

C'est dans la peau de son personnage, l'Éboueur Sauvage, que Scholes déambule, intervient et sublime les paysages du quotidien, jonchés d'objets abandonnés. Guidé par sa propre définition de l'esthétique pragmatique¹, l'artiste questionne

la valeur attribuée à ces artéfacts lors des différents stades de leur vie par de simples gestes de collecte, de tri, de transport et de moulage en cire d'abeille. Parfois, l'Éboueur Sauvage se tient debout sur des amoncellements de déchets enfouis, comme pour se mesurer à l'échelle du problème d'accumulation et de gestion de ces objets disposés à l'abri des regards dans des dépotoirs. De ce fait, Scholes s'intéresse à la relation que les humains entretiennent avec leurs déchets. Avant d'être jetés, ils sont d'abord des objets possédant des qualités fonctionnelles et esthétiques : « La valeur des déchets se transforme au rythme de leur accumulation. Aussitôt que leur volume est assez important pour être ramassés et triés en recyclage, compost et rebuts, ces déchets deviennent un produit dont la valeur est déterminée à la fois par l'économie de marché et les paramètres de réutilisation et d'enfouissement en vigueur². »

C'est ensuite en devenant pollution que ces déchets s'intègrent à l'esthétique pragmatique ; devenus figurants clandestins des espaces communs, ils témoignent de l'expérience changeante d'un lieu habité. Ils s'insèrent dans le réel pour faire partie intégrante du paysage et de son esthétique, au même titre que l'architecture et l'urba-

nisme. C'est dans ce décor que l'Éboueur Sauvage incarne un individu guidé par le sentiment de sublime qui l'habite, à la fois effrayé et émerveillé face au monde qui l'entoure. L'artiste donne vie à un personnage impersonnel que l'on décèle au loin sur des photographies et des vidéos captées lors de ses apparitions, et qui déambule à travers les villes et les espaces oubliés. Ses œuvres se déclinent en deux catégories : performatives et documentaires, la seconde informant souvent la première.

DE LA RUELLE...

« Ne vous méprenez pas, l'Éboueur Sauvage n'est pas un *dumpster diver*. Le *diver* est clairement un raton laveur. L'Éboueur, lui, c'est une hirondelle. Il est plus *pick and choose* que *all you can eat*. [...] Il aime trier les choses, il aime l'effet du temps qui démolit les objets. Il ne craint pas les rebuts, il les embrasse et en prend soin. Ce sont ses poupées de cire. Ses œuvres sont des miroirs dans lesquels chacun peut se voir. Il est partout à la fois, brisé en mille éclats³. »

Douglas Scholes a collaboré avec un poète local dans le cadre du Festival du texte court de Sherbrooke pour réaliser une performance où se rencontrent au fond d'une ruelle un fouilleur de poubelles et

un collectionneur de déchets. Derrière les façades du centre-ville se dévoile un stationnement coiffé de falaises et habité par une douzaine de bacs verts remplis à ras bord : terrain de jeu fertile pour l'Éboueur qui s'affaire à trier les rebuts tandis que le slammeur Frank Poule lui jette au visage la modeste portée de son travail frôlant la futilité, tant pour l'entretien des lieux que l'écologie. Cette dimension relationnelle, essentielle au travail de Douglas Scholes, l'a mené à entrer en contact avec les résidents et le territoire sherbrookoïse.

En plus de cette performance partagée avec une trentaine de spectateurs, il a sillonné la ville à la recherche de détritiques à photographier, visité un ancien dépotoir, gravi des ballots de matières recyclables au centre de transfert de Valoris, en plus d'initier d'autres projets avec des organismes régionaux. Ce sont surtout des photographies et des captations vidéo témoignant de ces rencontres qu'il a par la suite mises en relation avec des œuvres précédentes dans la galerie de Sporobole.

... À LA GALERIE

Remplissant à la fois les rôles d'artiste et de commissaire d'exposition, Scholes s'est vu confronté à de nouveaux défis. Quand il intervient hors les murs, il interagit de façon immédiate avec les gens et les lieux investis, tandis que l'espace d'exposition formalise les œuvres présentées en les retirant de leur contexte originel. Cette transposition réactualise son travail en dévoilant des liens formels et thématiques inhérents à différentes œuvres qui ne s'étaient pas côtoyées auparavant. Le geste curatoriale ici posé par Scholes se révèle sur une base d'abord esthétique, puis conceptuelle. Les œuvres se déploient dans l'espace en fonction de leurs affinités visuelles, mais aussi

de façon à représenter l'importante portée tant géographique que chronologique du projet⁴ et, par conséquent, l'universalité de la problématique abordée.

Parmi les œuvres présentées, des photographies en grand format sont installées dans les vitrines faisant face à la ruelle adjacente à la galerie, comme pour laisser une partie du travail exister à l'extérieur ; elles laissent passer la lumière naturelle et se révèlent en filigrane depuis l'intérieur. On y voit l'Éboueur tantôt habillé d'un veston-cravate, un sac-poubelle à la main, tantôt vêtu d'un dossard et surplombant une pile de palettes de bois. Calée entre les deux vitrines, une vidéo est projetée sur le mur : on y décèle la silhouette de l'Éboueur Sauvage qui parcourt la ligne d'horizon au sommet d'une montagne de déchets ensevelis. La fonction de chacune des images présentées est double : elles sont à la fois les traces d'œuvres performatives abordées en premier lieu et la seconde itération de ces performances désormais fixées en contexte curatoriale.

À l'entrée de la galerie se côtoient 45 photographies exposées dans des cadres usagés. Elles composent ensemble l'œuvre « Terrible Beauties » pour laquelle Scholes traite des ordures ramassées dans les rues de la ville comme des individus dont il fait le portrait, les éloignant ainsi de l'omniprésence anonyme qui les définit dans l'espace urbain. Les déchets soigneusement présentés sont mis en valeur, invitant le public à les regarder sous un angle nouveau. Scholes explore ainsi la dichotomie entre la beauté de ces images et le sentiment de laideur insufflé par leur signification en termes de gaspillage et de pollution. La pile de reproductions de déchets moulés en cire d'abeille, qui trône au centre de la galerie, fonctionne de façon semblable : les sculptures créées à partir

d'ordures trouvées dans l'espace public sont à la fois témoins de la pollution urbaine et objets invitant le visiteur à y déceler une valeur renouvelée.

C'est un art écologique basé sur une pratique d'entretien et orienté vers l'expérience directe que Douglas Scholes transpose dans la galerie du centre en art actuel Sporobole. En s'intéressant à la valeur intrinsèque des objets trouvés dans les ordures et à la gestion qui en est faite, Scholes expose le revers des habitudes de consommation occidentales, sources d'admiration et de dégoût pour l'Éboueur Sauvage qui continue de cueillir les rebuts trouvés sur son chemin. ◀

Notes

- 1 Selon Douglas Scholes, l'esthétique pragmatique se réfère à l'apparence intrinsèque et évolutive des choses que l'on trouve dans notre environnement, à ces apparences dont la dynamique inhérente est due au passage du temps.
- 2 Douglas Scholes, *Du sublime au sublime : les errances d'un éboueur sauvage* [texte en galerie], Sporobole, Sherbrooke, 7 mai au 14 juillet 2018.
- 3 Frank Poule, *Ruelles* [poème récité lors de la performance], Festival du texte court, Sherbrooke, 25 mai 2018.
- 4 En plus de divers lieux au Québec, l'Éboueur Sauvage a travaillé au Nouveau-Brunswick (Moncton), en Alberta (Banff, Exshaw, Lethbridge), en Italie (San Romano), en Angleterre (Londres), en France (Aubepierre-sur-Aube) et aux États-Unis (Détruit).

Noémie Fortin détient un baccalauréat en arts (double spécialisation en histoire de l'art et en beaux-arts) de l'Université Bishop's (2016) et poursuit actuellement ses études au programme de maîtrise en histoire de l'art à l'Université Concordia. Elle s'intéresse aux pratiques contextuelles, relationnelles et collaboratives, à l'art public et communautaire ainsi qu'aux liens entre l'art, l'architecture, le territoire et le tourisme. En 2018, elle était cocommissaire de l'exposition *Cargo culte* présentée à la galerie d'art Foreman de l'Université Bishop's.

> Douglas Scholes et Frank Poule, *Ruelles*, 25 mai 2018. Photo : Noémie Fortin.

